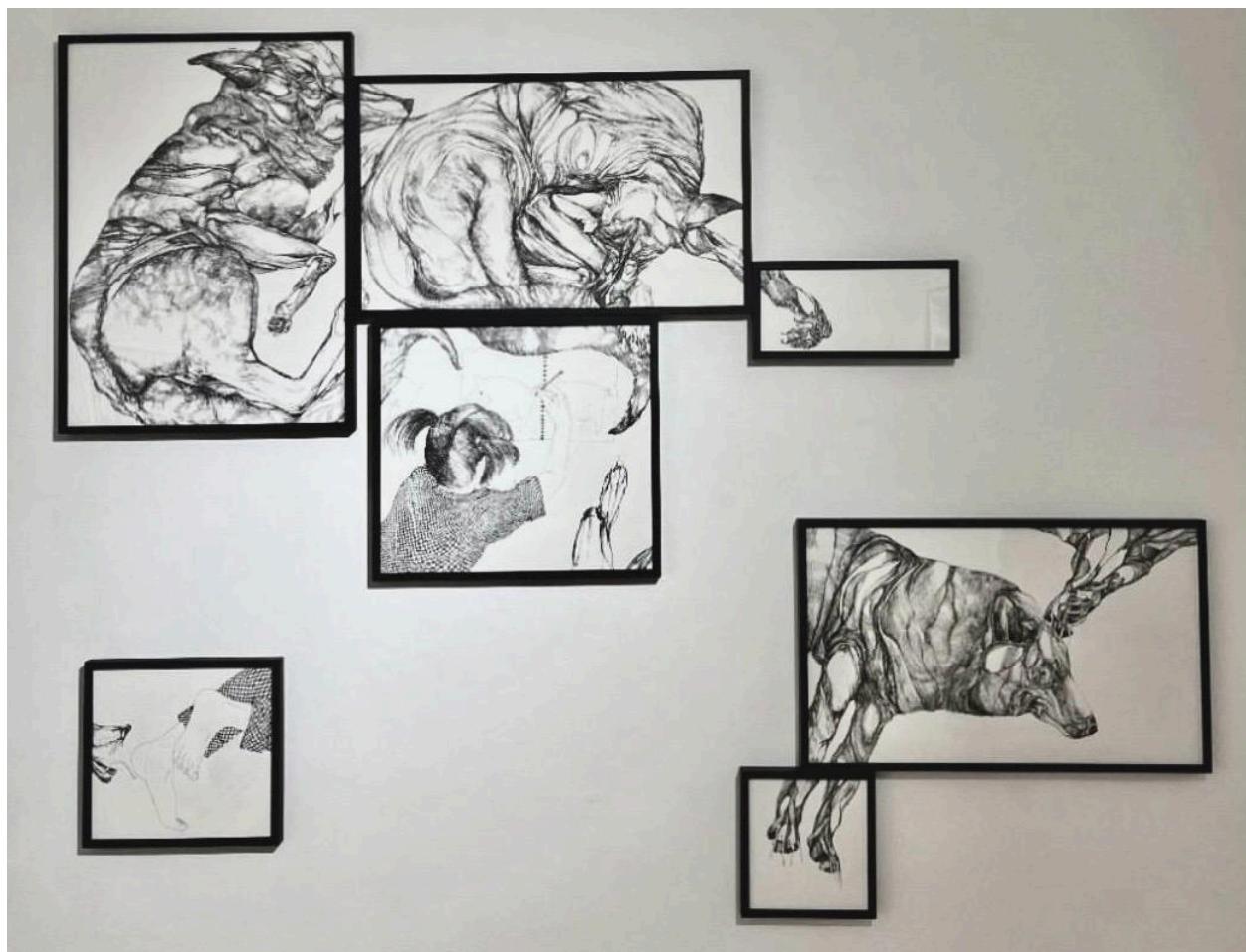


Agnès Carbonell propose une exploration critique de plusieurs œuvres clés de l'exposition solo d'Anastasia Lopoukhine 'Entre les Lignes'



Fly by. 2023. Pen and ink on paper. €15,000

Trois œuvres présentées ici se détachent des autres, par leur importance spatiale et significative. « Little Sasha » (2022), « Woof ! » et « Fly by » (2023) composent un ensemble particulier, où, à travers le morcèlement des images, se dessine le parcours artistique d'Anastasia Lopoukhine. Autour du thème de la relation entre la figure humaine et l'animal ce triptyque est la mise en scène audacieuse d'une esthétique du décadrage et du fragment.



Woof. 2023. Pen and ink on paper. €15,000



Little Sasha. 2022. Pen and ink on paper. SOLD.

Dans chacune d'elles l'élan d'un pied impulse la dynamique d'une diagonale qui articule ces rencontres. Ou pour mieux dire, les désarticule. De l'enfant absent de « Little Sasha » ne restent que le bras tendu et le doigt pointé vers l'animal extraordinaire qui surgit des nuages. Blottie contre les chiens de « Woof ! » une fillette dessine, le corps tronqué par la page blanche mais le pied à portée de la gueule de l'un d'eux : caresse de la langue ou morsure des crocs ? Les petits cochons tracés sur le cahier trahissent l'ambiguïté de cette apparente intimité, le loup rôde dans les parages ! La dernière partie de ce triptyque, « Fly By », achève la mise en pièces du sujet, au double sens du terme, le thème représenté aussi bien que l'individu. Emporté dans les airs par un rapace, le personnage perd ses accessoires de « civilisé », chaussure qui évite le contact de la terre et du pied, lunettes pour une vue à distance de la réalité. Little Sasha devenu grand aurait-il perdu le don d'apprivoiser « l'inquiétante étrangeté » du monde ?

Les trois œuvres forment une constellation, un ensemble dispersé et néanmoins cohérent, dont chaque partie reprend en mineur cette logique de la dissémination. Son bestiaire hétéroclite qui réunit une girafe, un rapace et quelques chiens se révèle une efficace allégorie de la trajectoire d'une vie et d'un destin d'artiste : celui de la petite fille plongée dans son cahier de dessins au centre du triptyque.

A la dimension biographique s'ajoute un enjeu esthétique, que l'on pourrait nommer « le paradoxe du cadre ». Anastasia Lopoukhine l'utilise en effet à rebours de son emploi traditionnel, qui consiste à circonscrire le champ d'une vision unifiée et totalisatrice. Le cadre organise le regard, lui offre d'emblée le sens de ce qui est représenté. Ici, au contraire, il devient l'instrument de la fragmentation de l'image, un facteur de désordre spatial et d'incohérence. En apparence du moins ?

De leurs épais traits noirs les cadres détaillent le corps, humain ou animal. Ils découpent au lieu de rassembler, et soulignent l'impossibilité de faire tenir le réel dans des limites bien définies. Ils signalent l'ambiguïté de notre rapport au monde : cette main pendante, dans « Fly By », est-ce celle

d'une victime en proie à ses démons ou celle d'un sage ayant compris les vertus du « lâcher prise », hors des cadres imposés ? L'animal, exotique, familier ou sauvage, joue double jeu. L'énorme sabot de la girafe posé sur le même plan qu'un pied de bébé, les crocs et les serres, autant de détails qui incitent à réfléchir sur la place de l'être humain et sa relation avec ce qui l'entoure. Le cadrage sert cette réflexion en isolant des fragments dans un rébus dont le spectateur doit reconstruire le sens. Mais, en même temps qu'il focalise l'attention sur des choses à première vue sans importance, le cadre révèle paradoxalement leur autonomie, leur capacité à s'extraire de ses lignes rigides pour mener sous nos yeux une vie jusqu'alors insoupçonnée.

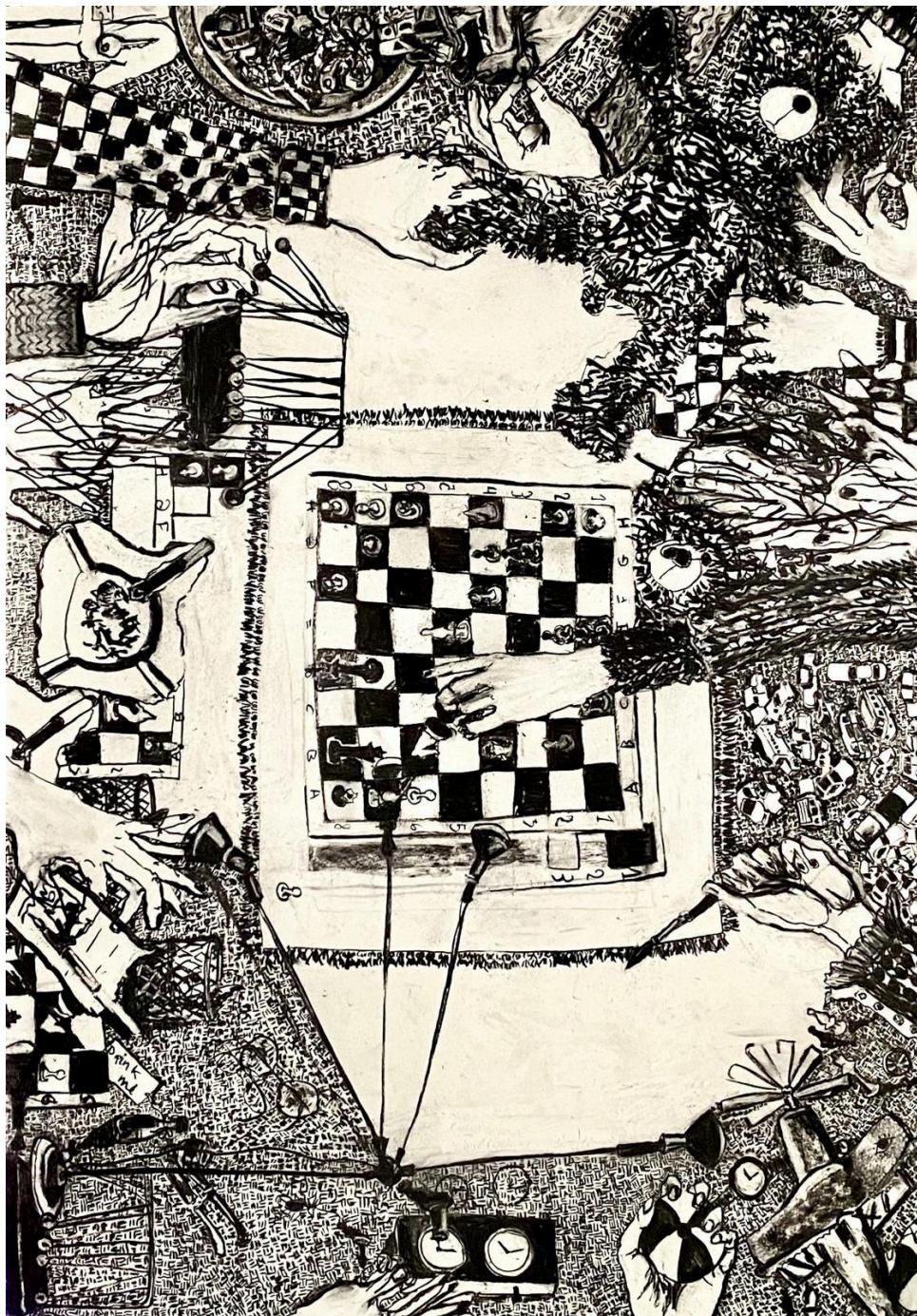


Tinder Date. 2022. 76cm x 56 cm. Pen and ink, charcoal on paper. €2,600

« Tinder Date » est un parfait exemple de ce processus. Le cadre y est en quelque sorte intégré au dessin, matérialisé par les éléments du mobilier qui cernent la scène. Tassé dans cet espace étroit un personnage se contorsionne pour attraper du bout de sa fourchette une asperge échappée d'un invisible plat. L'humble légume a déjà quasiment quitté le champ de l'œuvre, et, en rupture de cadre, le détail fait sens. Il transforme cet épisode, plutôt cocasse si l'on tient compte de la situation suggérée par le titre, en véritable « art poétique » : en chaque parcelle de réalité est enfouie une part de vérité, et c'est à l'artiste de la faire remonter à la surface dans un geste semblable à celui du jeune homme, harponnant sous les pieds de sa partenaire ce clair symbole végétal, doublure dérisoire de l'allumette censée mettre le feu aux poudres entre eux.

Pour Anastasia Lopoukhine le décadrage, qui définit un angle de vision insolite dans le langage cinématographique, va de pair avec un décalage ironique perceptible dans le traitement des corps de ses modèles.

Morcelés en gros plans, ils sont souvent réduits à leurs extrémités, qui parlent d'elles-mêmes : jambes nouées, pieds tordus et mains crispées expriment l'inconfortable pesanteur de l'existence. Le regard aiguisé de l'artiste met à nu l'ossature du visible, le malaise secret sous la banalité des apparences. D'un trait acéré elle transforme les doigts effilés et les ongles pointus en griffes prédatrices ou en étranges araignées, dans un style qui évoque les dessins tourmentés d'Egon Schiele.



You may be five but I am not. 2022. Charcoal on Paper. 83cm x 114cm.
€6,000

Si les mains révèlent le désarroi des individus elles sont également les actrices d'un « théâtre de la cruauté » que met en scène la série « You are Welcome ». Dans l'un des commentaires rédigés en marge de ses œuvres l'artiste explique dans quel contexte elle a réalisé « Full House » au début de la guerre en Ukraine. Armées de couteaux et de fourchettes les mains de convives invisibles s'attaquent à l'image même de la fragilité, un œuf.



Full house. 2022. Charcoal on Paper. 83cm x 114cm. €6,000



The past is informed by the Future. 2022. Charcoal on Paper.
83cm x 114cm. €6,000

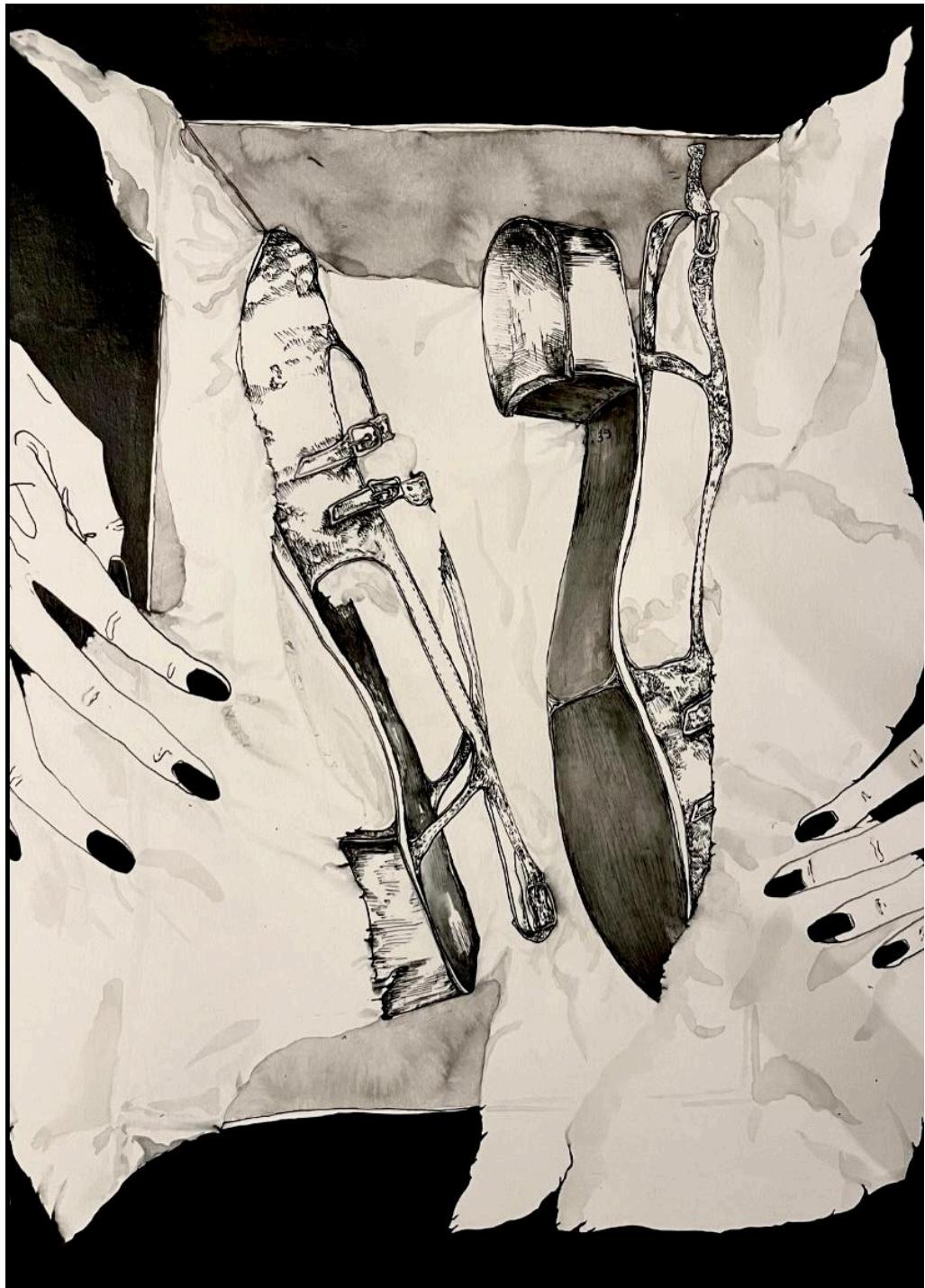
Mais l'actualité n'est pas la seule source d'angoisse. Cette cohue où chacun s'empare sans ménagement de l'objet de sa convoitise, incite la spectatrice à s'interroger sur le lien qui l'unit à cette assemblée anonyme et donc sur les coulisses de la vie en société. Sans aller jusqu'au célèbre « l'enfer c'est les autres » de Jean-Paul Sartre, elle jette un regard sans indulgence sur l'ambiguïté des relations humaines. Tout en haut à gauche de la feuille, la seule main retournée, paume ouverte dans un geste d'accueil exhibe des lignes de vie pareilles aux craquelures de porcelaine d'une poupée blessée.

A travers un angle d'approche plus intime, un simple souvenir d'enfance, « You may be five, but I am not », exprime la même vision désenchantée. Le commentaire révèle l'incompréhension entre un père amateur d'échecs et sa fille, réclamant des jeux de son âge. L'échiquier de la discorde est au centre de la composition, cerné de mains, dont deux d'entre elles apparaissent au bout d'un bras, l'une pour déplacer une pièce du jeu, l'autre pour empoigner l'ours en peluche écartelé en haut du dessin, un cadeau de son père dont il est question dans le texte d'Anastasia. Deux gestes sans rapport semble-t-il, et qui contiennent pourtant le sens de cette mise en scène. Le détail des manches, celle dont la matière imite la fourrure du teddy bear pour le joueur d'échecs, celle à damier pour qui saisit son jouet bien aimé, montre les rôles interchangeables de l'adulte et de l'enfant, cette absence de rupture entre les différents moments d'une vie que suggère le commentaire. Surgis des côtés opposés de la feuille, les bras tendus sont mis en parallèle et attirent l'attention grâce à l'utilisation virtuose du détail décoratif, aussi bien dans le trompe-l'œil de la peluche que dans la reprise du motif emblématique de l'échiquier. Ce dernier illustre en effet deux caractéristiques essentielles du style d'Anastasia Lopoukhine, le recours presqu'exclusif au noir et blanc et le sens du fragment, cette aptitude à quadriller d'un regard incisif l'espace de la réalité pour en isoler des éléments signifiants. « You may be five, but I am not » peut se lire comme un manifeste artistique. Des tubes de peinture épars et une main brandissant un pinceau orientent la scène dans ce sens. Quant au damier, il ornait déjà la robe de la petite fille de « Woof ! », artiste en herbe absorbée dans l'œuvre à venir.



Penny Pine. 2024. Pen and ink on paper. 45cm x 28cm. €900

Extrait de la vision d'ensemble, le détail se donne en spectacle. Traité avec une extrême minutie, il sert le dessein secret de l'œuvre tout en devenant objet d'art à part entière. Présentées à la verticale sur un papier déployé comme un drap immaculé, les simples sandales de « Impulse » acquièrent une insolite majesté d'icônes et témoignent de l'importance accordée aux moindres choses par Anastasia Lopoukhine. Le portrait tronqué de Penny Pine est révélateur de ce parti pris. Privé de sa moitié supérieure le visage du modèle n'est cependant pas dépourvu de regard. Agrafé au vêtement, un œil nous fixe. Mais est-ce le sien ? Il s'ouvre, incongru, parmi des tissus rendus avec un grand luxe de précisions, pointillé évoquant le plumage d'une pintade ou volume en rosaces imitant la fourrure, et voisine avec un foulard à motif de damier... Autant dire qu'il est au cœur du dispositif stylistique de l'artiste, dont il est une « auto » - citation : c'est l'oeil de la girafe de l'un de ses dessins précédents, « Little Sasha ».



Impulse. 2023. Pen and ink on paper. 30cm x 40cm. €1,000

Il reflète ses sources d'inspiration, qui mêlent la magie de l'enfance à la lucidité caustique et l'anecdote à la réflexion. On retrouve ce cocktail détonnant dans « Café Society », transformation d'une expérience personnelle en image énigmatique : sur le noir d'encre du bitume urbain s'incurve en barricade un léger mobilier de bistrot, tabouret, chaise et guéridon ... Quelques touches de noir guident le regard de la tasse au cendrier, selon la direction indiquée par l'infime présence d'une allumette à demi consumée, puis des mégots écrasés aux mains oisives et enfin à une cravate déroulée, ondulant comme un serpent mondain dont la pointe fourchue se glisse vers un étroit soulier, décoré en damier, aussi raffiné qu'une pantoufle de fée et plus effilé qu'un dard. Cette rencontre improbable d'une cravate et d'une chaussure sur un trottoir parisien est un poème visuel dont l'onirisme se suffit à lui-même. Mais si l'on veut y voir une illustration de l'anecdote racontée dans le texte qui l'accompagne, libre au spectateur d'y lire un contenu moral et de percevoir la menace latente dans les cordes entravant le mouvement des chaises, le nœud piège des lacets ou la « une » du New York Times : l'Histoire se répète, difficile de la fuir ou de s'en protéger très longtemps, l'indifférence est un fragile rempart aux terrasses des cafés, et les oisifs insouciants finiront balayés comme des feuilles mortes par le vent de l'Histoire ...



Cafe Society. 2024. 86 cm x 96cm. Pen and ink on paper. €3,200

L'œil de la girafe est le fragment d'un autoportrait dont chaque dessin, chaque collage, constitue une pièce. Le bref commentaire ajouté à « Little Sasha » qualifie l'animal de « curieux ». Au double sens du terme l'adjectif définit parfaitement le travail d'Anastasia Lopoukhine. L'artiste pose sur le monde un regard curieux qui débusque l'essentiel sous l'accessoire et en épingle l'inquiétante étrangeté dans une série de détails curieux, insolites et poétiques.